

DES ETHNOSCIENCES A L'ETHNOECOLOGIE
OU DU ROLE DES REPRESENTATIONS ECOLOGIQUES POPULAIRES
DANS DES SOCIETES TRADITIONNELLES (1)

Brien A. MEILLEUR *

L'effet principal exercé par l'homme sur son environnement naturel résulte de son activité productive et surtout de ses actions liées à l'appropriation des ressources matérielles. Presque partout où il s'est installé, l'homme a acquis, transformé et produit : il a maîtrisé puis ordonné son environnement au point de permettre une production sociale. Mais que peut-on dire sur la communauté de ces adaptations, si remarquablement variées? Répéter qu'elles sont permises par les capacités culturelles de l'homme? Par ses compétences linguistiques ? Par son penchant "coopératif" ou par ses très grandes facultés cognitives? Ce qui, en somme, nous renvoie à un niveau de généralité propre aux analyses plus ou moins relativistes...

L'étude homme/milieu : premières conceptions

Les sources d'un intérêt savant exprimé pour les rapports entre l'homme et son environnement naturel et social datent de l'orée de l'histoire écrite. Nous sommes tous familiers avec les premiers efforts, qualifiés de "déterministes", des philosophes et naturalistes Grecs, liant, par exemple, climats et traits sociaux. Plus près de nous -tout en se combinant souvent avec les schémas de l'évolutionnisme- la théorie du déterminisme culturel s'est modifiée lentement pour se retrouver transformée finalement dans le "possibilisme" de Vidal de la Blache, et autres, au début du 20^e siècle (Barrau 1975 : 9-10). Cette dernière approche, passant d'une causalité physico-biotique sur

* U.S. 882 du C.N.R.S.: "Appropriation et socialisation de la nature" et Département d'Anthropologie, Bishop Museum, P.O. Box 1900-A, Honolulu, Hawaii 96817 USA.

les formes sociales à une notion vague de facteurs limitants, a eu le mérite de reconnaître le "libre arbitre" de notre espèce et de mettre en évidence le peu de fondement d'un déterminisme strict. Mais, en raison de la pluralité des formes culturelles 'possibles' dans n'importe quel environnement naturel et social donné, elle s'est quasiment vidée de tout pouvoir explicatif.

Vers un relativisme culturel : prédominance de l'idéologie

Néanmoins, c'est surtout l'imbrication erronée entre déterminisme et évolutionisme, combinée à une anthropologie luttant pour se différencier d'autres disciplines scientifiques par une attention spécifique pour "la culture", qui a engendré, peu de temps après, le virage vers un relativisme prononcé dans l'étude des sociétés humaines. Cette nouvelle attitude, visant à inventorier "la culture" sous des formes que l'on découvrirait de plus en plus hétérogènes, au début de ce siècle, a souvent été pratiquée en dehors de toute appréciation du milieu naturel. Même dans les rares cas où des questions de causalité étaient abordées, le refus du déterminisme avait laissé des traces durables. Comme le disait déjà en 1939 Alfred Kroeber, inventeur d'un gigantesque programme de recensement et de collecte culturels en Amérique du Nord, "les causes immédiates des phénomènes culturels sont d'autres phénomènes culturels" (1939:1). De manière beaucoup plus abstraite que les propositions déterministes ou possibilistes, il existait -selon les anthropologues influents des années 40 à 60- entre les multiples aspects de l'environnement physique et les activités humaines, un agrégat d'objectifs, de croyances, de valeurs et de connaissances : en autres termes, une idéologie culturelle. Les chercheurs de cette période se sont ainsi adonnés à la description des formes, des règles et des modalités opératoires de ces assemblages idéologiques, indépendamment les uns des autres, et sans grande considération pour le milieu naturel tenu dans une large mesure, à l'écart.

L'écologie culturelle ou humaine

Dans les années 50 et surtout 60, après avoir assimilé les travaux précurseurs de Julian Steward (1938, 1955), qui remettaient l'action économique au premier plan de l'ensemble des rapports entre société et environnement naturel (et surtout sur la forme des institutions sociales), un groupe d'anthropologues et d'archéologues rompait avec l'étude alors prédominante des idéologies. En empruntant les modèles "adaptationnistes" de la biologie et de l'écologie animale, leur but était de traiter les groupes sociaux comme des populations, et d'examiner les relations dynamiques entre ces populations et leurs environnements naturel et social. Ils s'intéressaient aux problèmes liés aux apports et aux dépenses caloriques, aux flux trophiques, à la nutrition et la maladie, à la flore, à la faune et aux techniques de subsistance, etc.; ils étudiaient ainsi "l'ajustement" des groupes humains aux milieux divers. En évitant soigneusement les causalités simplistes de leur prédécesseurs, ils adoptaient la notion "d'interrelation" entre l'homme et son environnement naturel. Orientant l'effort vers la notion de "système" (2), cette nouvelle approche -appelée écologie culturelle ou écologie humaine- entamait une importante réflexion aussi bien sur la gestion et l'aménagement des environnements par les groupes humains que sur les influences que pouvaient avoir les milieux naturels sur les formes socio-économiques. Selon Andrew Vayda (1969:xi), l'un de leur principaux porte-paroles dans les années 60 et 70, on pouvait étudier ces interrelations dans deux sens : en s'orientant vers les comportements humains qui fonctionnaient comme composantes de systèmes comprenant aussi des phénomènes naturels; ou en s'orientant vers les phénomènes naturels impliqués dans l'origine, la forme ou le fonctionnement d'un comportement donné. Ces deux approches demeurent très présentes dans la recherche actuelle en écologie culturelle ou humaine. Néanmoins, toutes les deux ont comme résultat pratique un recueil et une analyse de données à travers des critères qui ne

sont pas forcément pertinents pour les acteurs et détenteurs de culture. On peut ainsi caractériser ces approches comme étant principalement "-étiques", selon la terminologie en vigueur depuis Pike (1954) (3).

Venant d'une direction très différente, un autre groupe de chercheurs s'intéresse depuis un certain temps à la dynamique des interactions bioculturelles, mais en privilégiant l'étude des catégories par lesquelles les sociétés humaines rendent compte elles-mêmes de leurs milieux naturels, en l'occurrence, par les représentations biologiques et écologiques dites populaires. En se tournant vers ces concepts "-émiques" -et davantage encore vers les événements économiques dans lesquels ils sont opératoires- les héritiers des ethnosciences espèrent se diriger vers l'appréciation du rôle des capacités cognitives dans les processus d'adaptation humaine à des environnements naturels très divers. Avant de rendre compte de ma propre recherche dans ce domaine, j'aimerais présenter un bref résumé de l'histoire et de l'évolution des ethnosciences.

Des ethnosciences à l'ethnobiologie moderne

La recherche proprement académique dans le domaine des ethnosciences se caractérise par une histoire ethnographique d'environ cent ans. Vers la fin du 19^e siècle, seuls quelques-uns des premiers ethnographes professionnels s'intéressèrent spécifiquement aux rapports entre l'homme et son milieu biotique, et tout particulièrement dans un domaine qui allait rapidement se faire connaître sous le nom d'ethnobotanique. Les résultats de ces travaux, souvent présentés sous forme de listes alphabétiques, ont donné de nombreuses informations sur l'utilisation des plantes, principalement dans les sociétés non-occidentales. Le terme ethnozoologie, employé d'une manière analogue à ethnobotanique, semble apparaître pour la première fois en 1914, dans un article d'Henderson et Harrington sur l'ethnozoologie des Indiens Tewa. La recherche dans ces "ethnoscience" s'est épanouie pendant

les premières décennies du 20^e siècle; mais elle est restée en grande partie un effort descriptif peu poussé anthropologiquement. Conklin, parlant en 1954 de l'ethnobotanique de cette période, disait qu'elle était "peut-être plus justement appelée botanique avec des notes ethnologiques".

Mais en 1916 Robbins fait allusion à une orientation de recherche qui allait se développer largement à l'avenir : la recherche ethnobotanique...

"devrait se prolonger plus profondément dans la pensée et la vie des peuples étudiés, pour gagner d'eux leurs impressions de l'environnement global concernant, par exemple, les concepts 'primitifs' de la vie végétale, l'effet d'un environnement végétal sur leur vie, leurs coutumes, leurs pensées et leurs affaires banales quotidiennes (...) et l'importance de la connaissance populaire des parties des plantes, leurs fonctions et leurs activités" (Cité dans Castetter 1944 : 159).

Gilmore en 1932 (p. 324) adopte aussi cette ligne de raisonnement. Il n'avance pas seulement la thèse que la recherche en ethnobotanique doit élargir ses champs d'intérêt, comme l'a proposé Robbins, mais aussi qu'elle doit constituer une pièce essentielle pour une compréhension culturelle holistique :

"Nous devons obtenir leurs vues (celles des peuples étudiés) sur la taxonomie végétale et leurs méthodes de nomenclature. Nous devons apprendre ce qu'ils savent de la relation entre les plantes et leurs environnement, leur pouvoir d'adaptation, et l'association des espèces. Nous devons aussi découvrir ce qu'ils savent de la distribution et de l'aire géographique des espèces. Parmi les cultivateurs, nous devons enquêter sur leurs connaissances de la propagation des plantes et la sélection des semences, l'amélioration et l'acclimatation des matières végétales".

Mais ces conseils, préfigurant largement les recherches contemporaines dans les domaines des classifications biologiques populaires (4), ne furent pas immédiatement écoutés; et avec la théorisation croissante de l'ethnologie pendant les années 30 et 40, l'orientation tous azimuts de l'ethnobotanique et de l'ethnozoologie contribua à leur déclin.

In 1954, avec la présentation de sa thèse The Relation of Hanunoo Culture to the Plant World, Harold Conklin entame une nouvelle ère de la recherche en ethnobiologie. Cette oeuvre influença une grande partie de la recherche en ethnobiologie jusqu'à nos jours. Elle associait pour la première fois une recherche sur l'emploi populaire des plantes (ce que l'on peut appeler ethnobotanique classique) et une analyse descriptive de la conceptualisation locale d'un espace végétal. Son emploi de principes linguistiques, qui était novateur, lui a permis d'identifier des différences structurales importantes entre catégories botaniques populaires, et donc de parler d'un véritable agencement cognitif du domaine, autrement dit, d'une classification populaire. A la suite de ce travail, l'aspect cognitif devint de plus en plus présent dans la recherche ethnobiologique: avant même que l'homme puisse communiquer des informations relatives aux ressources naturelles qui l'entourent, puis se les approprier et les utiliser, l'ethnobiologiste des années 60 et 70 soulignait la priorité logique du processus de classification. L'ordre que l'homme instaurait ainsi dans la diversité biologique naturelle attirait désormais l'intérêt du plus grand nombre des chercheurs en ethnobiologie.

L'ouverture vers une recherche sur la structure cognitive des connaissances biologiques populaires, c'est-à-dire, vers la façon dont elles étaient représentées dans l'esprit des porteurs de culture, était donc lancée. Quelques régularités classificatoires se manifestent rapidement parmi le petit nombre de sociétés étudiées avec cette approche, et les théories se développent vers des propositions d'universaux. La recherche sur la capacité humaine de classifier les phénomènes naturels et sur la forme de ces classifications apparut ainsi comme

un champ d'investigation prometteur pour l'étude de la structure de l'esprit humain.

Mais que veut dire "l'homme est par nature un animal qui classifie", axiome ethnobiologique des années 70 ? A quoi peut servir une classification pour les gens qui la possèdent ? Qu'est-ce qu'une classification biologique populaire et quelle est la différence entre celle-ci et une classification scientifique ?

La logique des classifications biologiques

Il est généralement reconnu aujourd'hui que la capacité classificatoire de l'homme, son aptitude à différencier deux ou plusieurs classes de choses, est une faculté cognitive, fondamentalement innée, qui a contribué directement à la survie de notre espèce. Dans nos rapports avec le monde biotique, il est évident que nous agissons et réagissons différemment aux individus floraux ou fauniques selon la classe à laquelle nous les assignons : on ramasse certaines espèces et on en ignore d'autres; on en chasse certaines, on en fuit d'autres. Ainsi que le dit Hunn (1982:833), "les espèces ne sont pas seulement bonnes à penser, s'exprimer sur elles par des actes est aussi bon". Bien que la capacité classificatoire soit présente chez l'animal (voir, par exemple, Seyfarth et al., 1980), elle est tout spécialement élaborée chez l'homme. Dans certains domaines biologiques, l'homme sans langue écrite ne reconnaît pas seulement deux, trois ou dix classes, il en reconnaît parfois des centaines, et son comportement vis-à-vis de chacune varie. Il est raisonnable de penser que ces classes, liées à une foule d'informations utilitaires ou symboliques, ne sont pas organisées dans nos esprits sans ordre, indépendamment les unes des autres. En général, elles sont fortement structurées dans leur ensemble, et c'est la représentation de l'ordre appliqué par l'homme à un domaine biologique donné que l'on appelle une classification biologique, qu'elle soit populaire ou scientifique. De telles classifications sont fonction-

nellement liées au stockage, à la récupération et à la communication efficaces de quantités importantes d'informations relatives aux mondes animal et végétal et, ainsi que nous le verrons, à l'application du travail sur l'environnement naturel et domestiqué.

Un des premiers traitements du concept de classification en sciences humaines avait été fait, il y a 80 ans déjà, par Emile Durkheim et Marcel Mauss (1903). Ils avaient reconnu deux types fondamentaux de classifications: les unes relatives au monde symbolique, idéologique, religieux ou cosmologique (voir Needham 1963 : "introduction"), les autres relatives au monde naturel, biologique, technologique ou profane (Ellen 1979:21):

"les premières catégories étaient des catégories sociales. Ils maintiennent que les premières classes de choses étaient des classes d'hommes; non seulement la force externe des classes, mais aussi les relations les unifiant dans un ensemble, étaient d'origine sociale" (Cité dans Needham 1963 : xi).

Selon eux, toute autre classification était secondaire et, par conséquent, dérivée de la première. Les classifications de la nature, ce qu'ils appelaient les classifications "technologiques", se sont vues donc modelées sur l'organisation sociale, hiérarchisée ou non.

Aujourd'hui peu de scientifiques prennent cet argument au sérieux. Problèmes de méthode mis à part, les données actuellement disponibles et provenant de tous les coins du monde nous amènent à penser autrement: une grande partie de la structure des classifications biologiques populaires s'explique par une perception des discontinuités réelles de la nature. Cette perception repose sur une appréciation des similarités et des différences de morphologie et de comportement (chez les animaux) entre les organismes classés.

Ces dernières années ont été marquées en ethnologie par une recherche considérable dans le domaine des classifications biologiques populaires. Les résultats de celle-ci ont été très discutés. Mais

depuis la thèse de Conklin, il est incontestable que nos connaissances concernant l'organisation conceptuelle des savoirs biologiques chez des peuples sans langue écrite ont nettement progressé. La découverte la plus frappante, à mon sens, a été celle de l'existence d'une similarité logique entre les classifications appelées "populaires" et celles dites "scientifiques". A certains niveaux d'observation, on a pu démontrer ainsi que les processus classificatoires relatifs au monde vivant étaient non-arbitraires et probablement universaux.

Une correspondance entre classifications biologiques populaires et scientifiques avait déjà été notée par les biologistes. E. Mayr (1963:17) avait été étonné de trouver -au cours d'une expédition dans les montagnes de la Nouvelle Guinée à la fin des années vingt- une corrélation remarquable entre les catégories du scientifique et celles du natif. Il découvrit que les montagnards locaux identifiaient et nommaient 136 des 137 espèces d'oiseaux reconnues par les systématiciens occidentaux. Jared Diamond, de l'Ecole de Médecine de Harvard, a fait indépendamment la même constatation en Nouvelle Guinée, en 1965. Plus de 80% des catégories populaires étudiées y correspondent de manière biunivoque aux taxons scientifiques. Diamond en conclut que :

"pour un zoologiste, la capacité des Fore de distinguer entre les espèces très semblables est impressionnante. Deux espèces d'oiseaux appartenant à un genre extrêmement difficile se trouvent dans le territoire des Fore (...) les différences sont suffisamment subtiles pour que je ne sois pas sûr de mes déterminations, même avec des specimens en main. Les Fore n'avaient pas seulement deux noms différents pour les deux oiseaux (...) mais étaient capables de les identifier correctement sur le terrain aux distances moyennes, sans jumelles. Dans ce cas, des petites différences de comportement et de cris les avaient apparemment aidés à appréhender la présence de plus d'une espèce" (1966:1103).

Depuis quinze ans environ, les ethnobiologistes ont analysé, et confirmé empiriquement, la validité de cette correspondance dans de nombreuses sociétés, bien que tous les aspects de la classification biologique populaire soient loins d'être compris. Pour des chercheurs comme Brent Berlin de l'Université de Californie à Berkeley (1973, 1974), qui a étudié les connaissances végétales populaires dans le Chiapas, au Mexique, cette correspondance n'est pas aussi franche que nous le font penser les exemples de Mayr et de Diamond. Pratiquant un examen de tous les membres d'un domaine classé (comme Conklin l'avait fait avant lui) et non seulement des sous-ensembles, il trouve que les catégories ethnobiologiques (qu'il appelle taxons biologiques populaires) ne sont jamais toutes conceptuellement identiques (en dehors de leur contenu sémantique variable): elles se trouvent toujours arrangées selon au moins deux, voire plusieurs, niveaux d'inclusion, de manière très semblable à une taxonomie systématique. Certains taxons, les plus nombreux d'un système donné, considérés par Berlin comme l'infrastructure sur laquelle s'est construit le reste de la classification, s'insèrent au niveau de l'espèce linnéenne : il les appelle "génériques". D'autres, au-dessus ou au-dessous de ce niveau d'inclusion, sont moins nombreux et peuvent être considérés comme psychologiquement secondaires. Il introduit ainsi l'idée d'un rang ethnobiologique ("ethnobiological rank") pour aider à rendre compte de ces différences conceptuelles. Comme Conklin, il emploie, puis affine, la lexicographie, afin de contribuer au dépistage du rang d'affiliation de chaque taxon du domaine classé (une demi-douzaine de rangs identifiés, du plus inclusif au moins inclusif). A la suite de ces efforts, qui suggéraient une forte correspondance entre la structure de la taxonomie linnéenne et celle de la classification populaire, Berlin et ces collaborateurs botanistes, Breedlove et Raven, généralisèrent leurs découvertes et proposèrent la taxonomie, formellement définie (voir, par exemple, Gregg 1954), comme la base conceptuelle sur laquelle est bâtie toute connaissance biologique populaire. Pour ces chercheurs, c'étaient donc,

grosso modo, les règles d'inclusion et de contraste qui régnaient dans les classifications biologiques populaires, comme dans la taxonomie scientifique. Mais tous les ethnobiologistes ne sont pas d'accord sur ce point. Hunn, après avoir étudié la classification zoologique d'une communauté Tzeltal-Maya au Mexique, a proposé un modèle qui distingue les taxons de base (équivalents aux "génériques de Berlin), "noyau" de la classification, des taxons "supra-" et "sub-génériques" par rapport au noyau (1976). Friedberg, quand à elle, après de longs séjours sur le terrain en Timor central, propose un modèle réseau, où les catégories végétales populaires sont conceptuellement intégrées par de multiples ressemblances ou affinités (1971:259-261).

En dehors de ces différences d'appréciation toujours non résolues, ce qui est frappant, c'est le très grand intérêt exprimé par ces chercheurs pour ce que l'on peut appeler la "substance" des classifications populaires. Cette préoccupation pour la logique interne de la structure classificatoire a quelque peu détourné les ethnobiologistes d'autres facettes du phénomène, notamment de ce que l'on peut appeler le "produit" de tels systèmes. Depuis plusieurs années, j'essaie de construire une problématique pour mieux cerner comment ces systèmes s'insèrent dans les processus d'acquisition ou de production, pour fournir les besoins alimentaires, vestimentaires, utilitaires et pour l'hébergement des membres des groupes sociaux. J'ai progressé lentement vers un point très précis où, me semble-t-il, la capacité cognitive humaine s'imbrique assez clairement à l'acte de prélèvement ou de production. Même les ethnobiologistes, préoccupés par la "forme" des systèmes classificatoires comme nous l'avons vu (et pourtant secondés parfois par les anthropologues et psychologues cognitifs) ont souvent ignoré, jusqu'à ces dernières années du moins, les contextes sociaux et surtout économiques dans lesquels leurs catégories taxonomiques étaient opératoires. Alors qu'ils ont montré l'universalité de certains principes structuraux classificatoires, ils se sont à peine intéressés aux raisons d'être et aux modalités d'application de tels systèmes et de leurs

composants. Encore moins d'attention a été accordée aux représentations populaires des associations floristiques et faunistiques parmi lesquelles sont invariablement distribués, par l'homme et par la nature, ces mêmes plantes et animaux. Ceci est paradoxal, car de nombreux chercheurs en ethnobiologie ont non seulement reconnu assez tôt l'existence de telles notions, mais ils ont parfois noté leur valeur fonctionnelle dans le déroulement de la production économique des sociétés traditionnelles (Bartlett 1936:5-7; Bulmer 1974:12+; Conklin 1954:264; Friedberg 1986:38; Hays 1983:594; Hunn 1975:14; Martin 1974; Randall 1977; etc..). C'est vers ces catégories que j'aimerais tourner votre attention.

De l'ethnobiologie à l'ethnoécologie

Lors de travaux récents dans la haute montagne savoyarde (Meilleur 1985, 1986), j'ai identifié, indépendamment, dans deux communautés distinctes (Les Allues en Tarentaise, Termignon en Haute Maurienne), un groupe lexical formé d'une vingtaine de catégories populaires, chacune ayant comme champ sémantique ce que le monde scientifique désigne communément sous la notion d'habitat. Concepts incontestablement "-émiques", faisant partie d'une infrastructure perceptive portant sur l'environnement végétal et animal, je les ai appelé "biotopes populaires" ("folk biotopes"). Sur un plan intellectuel général, seules ou de conserve avec d'autres types référentiels, ces catégories ont été utilisées par les deux communautés pour représenter et percevoir leurs milieux biotiques à un niveau plus extensif que celui des taxons biologiques populaires. Plus spécifiquement, dans les processus complexes aboutissant au prélèvement ou à la production (ou suppression) des matières végétales, l'évidence me permet de penser que les biotopes populaires médiatisent la phase économique de réflexion ou de calcul avec la phase de travail actif envers la plante. En effet, chaque biotope populaire semble être conceptuellement et pratiquement lié, au moins partiellement, à une configuration végétale concrète composée de

nombreux taxons botaniques populaires, la plupart d'entre eux se montrant en correspondance biunivoque avec des espèces linnéennes. Cette configuration végétale de chaque biotope populaire, floristiquement unique (et qui peut être en quelque sorte sa signature conceptuelle) je l'ai appelée "phytocoenose populaire", empruntant le concept, comme celui de biotope, aux écologistes (voir e.g. Ozenda 1982; voir Tableaux 1 et 2) (5).

Dans les activités économiques traditionnelles planifiées, la liaison mentale entre un biotope populaire donné et sa propre phytocoenose (ou un élément de sa phytocoenose) s'est parfois opérationnalisée, à tel point qu'elle devient observable par une méthode rigoureuse de question-réponse avec les informateurs les plus âgés. Cette relation cognitive servait à diriger l'acteur vers une zone de l'espace biotique de son territoire où la découverte de la ressource cherchée était probable (taxon biologique populaire α espèce linnéenne). Quelquefois, la liaison conceptuelle entre biotope et phytocoenose populaire pouvait donner lieu à des actes économiques beaucoup plus spontanés. Traversant ou passant à côté d'un biotope donné, l'acteur potentiel pouvait voir se déclencher chez lui des prédictions quand à la présence de taxons biologiques populaires désirables (avec la possibilité d'agir immédiatement selon ces prédictions... voir Figs. 1 et 2).

Traduite, dans les deux communes savoyardes, en environ une vingtaine de biotopes populaires avec des dénominations et champs sémantiques non-identiques (mais qui dans leur ensemble couvraient et partageaient à la fois la quasi-totalité de l'espace biotique des deux territoires), la notion populaire d'habitat semblait posséder la plus grande validité culturelle dans la planification et le déroulement des actes de production. Elle se situait donc à un point de conjonction dans le comportement humain, où gnosis et praxis se rejoignent assez nettement. En me basant sur ma propre recherche et sur des données "interculturelles" allant plus ou moins dans le même sens, j'ai proposé l'hypothèse que la notion de biotope populaire soit considérée comme

une notion élaborée par toute société traditionnelle de petite échelle pour rendre compte de son milieu naturel.

S'il s'avère que des groupes humains divers -confrontés chacun à une tranche unique de l'immense diversité biotique de la planète- possèdent et utilisent une telle notion, afin de rendre plus efficace leur appropriation de la nature, ne sommes-nous pas mieux armés pour entamer une réponse à la question de la facilité d'adaptation généralisée qu'a notre espèce envers des milieux si différents? Car la référence permise par cette association psychologique et pragmatique entre biotopes populaires et taxons biologiques populaires peut conférer aux détenteurs du savoir la faculté de diriger leurs énergies vers le biotope pertinent au moment où ils souhaitent repérer et s'approprier une ressource désirée. Elle applique potentiellement à tout environnement naturel, terrestre et même aquatique.

*

* *

Après avoir rapidement résumé le parcours historique d'un raisonnement, dont le support s'avérait très différent de celui de l'écologie culturelle ou humaine, je pense avoir montré -en utilisant comme exemple mes propres travaux parmi d'autres- combien ce cheminement se dirige vers des préoccupations communes aux deux approches que sont l'ethnoécologie et l'écologie culturelle ou humaine. On ne peut que se réjouir de cette convergence d'intérêts et espérer qu'elle se développe davantage.

TABLEAU 1: Les biotopes populaires de Termignon	
<p><i>léz aubragnar</i> : les peuplements denses de myrtilles en montagne.</p> <p><i>lô bôr de l'èva</i> : les abords de l'eau.</p> <p><i>lô dérôzè</i> : les peuplements denses d'aune vert.</p> <p><i>léz èsèvô</i> : les lieux dégagés devant les maisons de «montagnes».</p> <p><i>lé glèrè</i> : les abords graveleux et sablonneux des cours d'eau.</p> <p><i>lô jardin</i> : les jardins clos du village.</p> <p><i>lé kassé</i> : les lieux des éboulis en montagne.</p> <p><i>lô klâpur</i> : les tas de pierres (des champs).</p> <p><i>lé molyé</i> : les lieux humides (petits marais) a. de plaine. b. de «montagnes».</p> <p><i>lé mùrèné</i> : les moraines des glaciers.</p>	<p><i>lôz ôr</i> : les jardins non clos du village.</p> <p><i>lô puturâdzô</i> : les pâturages a. de montagnettes. b. de «montagnes».</p> <p><i>lô pra</i> : les prés de fauche a. de plaine. b. de montagnettes. c. de «montagnes».</p> <p><i>lé ravèré</i> : les jardins de raves a. de montagnettes. b. de «montagnes».</p> <p><i>lô sèna-i</i> : les lits secs des cours d'eau.</p> <p><i>lô sèndvyar</i> : les chênevrières.</p> <p><i>lé tèpé</i> : les teppes, pâturages à l'herbe très courte.</p> <p><i>lé tchè</i> : les chanpys.</p> <p><i>lé tchè in zèp'</i> : les terres en friche.</p> <p><i>lé trîsfôlihé</i> : les pièces réservées à la pomme de terre.</p>
<p>N.B. Dans le cas où un biotope donné se rencontre dans plusieurs zones économiques et où une différence écologique ou fonctionnelle est reconnue par les Termignonnois, on considère que le biotope possède des variantes (comme <i>lé molyé</i>, <i>lô puturâdzô</i>, <i>lô pra</i> et <i>lé ravèré</i>).</p>	

TABLEAU 2: phytocoenose populaire: <i>tchè in zèp'</i>	
<p><i>léz anglé-é</i> : l'églantier.</p> <p><i>la blèsta</i> : le brachypode penné.</p> <p><i>lé bôssô</i> : l'argousier.</p> <p><i>l'insé</i> : l'absinthe.</p> <p><i>l'izôp'</i> : l'hysope.</p>	<p><i>la luvana</i> : la lavande.</p> <p><i>lé pâkrèré</i> : les pâquerettes.</p> <p><i>la râch'vyèlyé</i> : la grande bardane.</p> <p><i>lô rôstû</i> : l'épine-vinette.</p> <p><i>lé sèrpdlet'</i> : le serpolet.</p>

Fig. 1 : Le déroulement d'un acte planifié

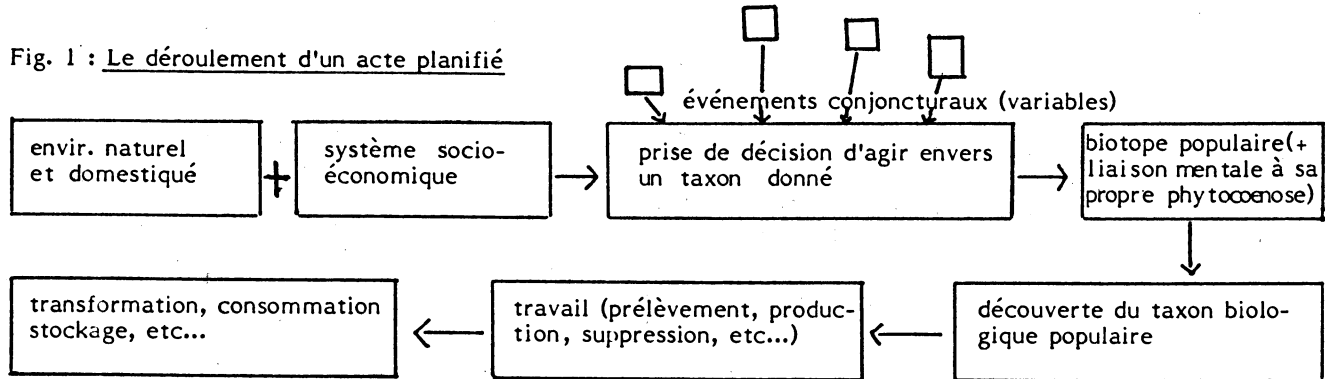
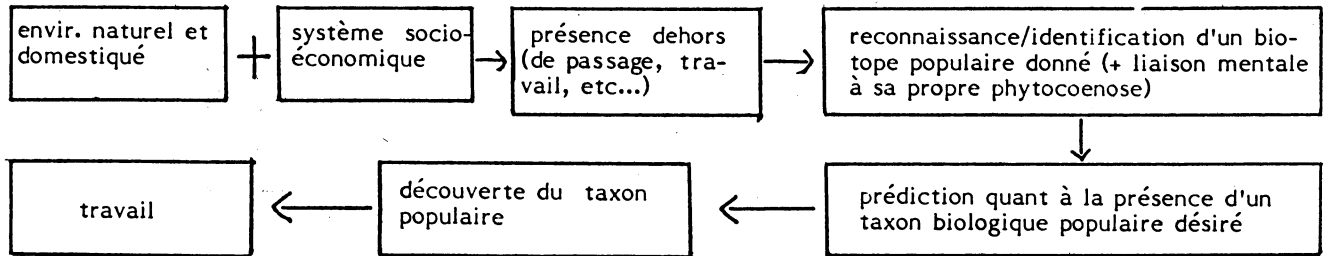


Fig. 2 : Le déroulement d'un acte non-planifié



NOTES

1. C. Abry et M. Delmas ont eu la gentillesse de corriger une copie préliminaire de ce texte.
2. Un intérêt peut-être trop orienté vers les systèmes socio-écologiques auto-régulés ou en équilibre (supposé), par rapport aux nuances que l'on souhaiterait apporter aujourd'hui à ces notions.
3. L'analyse phonétique inventorie et décrit tous les sons d'une langue susceptibles d'être perçus. L'analyse phonémique inventorie et décrit le sous-ensemble phonétique des sons distinctifs, c'est-à-dire, ceux qui servent à changer le sens des mots. Cette distinction entre éléments phonétiques et phonémiques a été appliquée pour la première fois aux faits culturels par Pike en 1954. Depuis, le qualificatif "-étique" est employé par les ethnologues pour désigner les phénomènes décrits ou les analyses imposées de l'extérieur à la société étudiée, donc selon un point de vue qui n'est pas forcément pertinent pour les détenteurs de sa culture. Le qualificatif "-émique" est utilisé pour désigner les phénomènes décrits ou analysés selon les critères reconnus comme distinctifs par les détenteurs de cette culture.
4. Et l'effort actuel d'évaluation ethnobotanique et de conservation génétique des variétés locales de plantes cultivées (Marchenay et Meilleur 1983; Marchenay 1986).
5. Ces tableaux ont été empruntés directement à Meilleur (1985) avec quelques petites modifications. Le tableau 1 représente les biotopes populaires de la communauté de Termignon, Haute-Maurienne (Savoie) alors que le tableau 2 reproduit la phytocoenose populaire d'un de ces biotopes, celui des "terres en friche". La transcription utilisée est "la Graphie de Conflans pour le Savoyard" (Les Amis du Conflans, N°135, pp. 1-9).

BIBLIOGRAPHIE

- Barrau, J. 1975
 "Ecologie" (Chpt. 11), in, Eléments d'Ethnologie, R. Cresswell (ed.), Paris, Armand Colin, pp. 7-43.
- Bartlett, H. 1936
 "A point of view and a method of procedure for field work in tropical phytogeography", Bot. of the Maya Area, Misc. Papers 1-13, Washington, D.C., Carnegie.
- Berlin, B., D. Breedlove et P. Raven 1973
 "General principles of classification and nomenclature in folk biology", American Anthropologist 75:214-242.
- 1974
Principles of Tzeltal Plant Classification, New York, Academic Press.
- Bulmer, R. 1974
 "Folk biology in the New Guinea Highlands", Soc. Sci. Info. 13 (4-5):9-28.
- Castetter, E. 1944
 "The domain of ethnobiology", American Naturalist 77:158-170.
- Conklin, H. 1954
The Relation of Hanunoo Culture to the Plant World, Ph. D. dissertation, Yale University.
- Diamond, J. 1966
 "Zoological classification system of a primitive people", Science 151:1102-1104.
- Durkheim, E. et M. Mauss 1903
 "De quelques formes primitives de classification: contribution à l'étude des représentations collectives", L'Année Sociologique 6:1-72.
- Ellen, R. 1979
 "Introduction", in, Classifications in their Social Context, R. Ellen et D. Reason (eds.), London, Academic Press, pp. 1-32.

- Friedberg, C. 1971
 "Aperçu sur la classification botanique bunaq (Timor central)",
Bull. Soc. bot. Fr. 118:255-262.
- 1986
 "Classifications populaires des plantes et modes de connaissances", in, L'Ordre et la Diversité du Vivant, P. Tassy (ed), Paris, Fayard.
- Gilmore, M. 1932
 "Importance of ethnobotanical investigation", American Anthropologist, n.s. 34:320-327.
- Gregg, J. 1954
The Language of Taxonomy, New York, Columbia University Press.
- Hays, T. 1983
 "Ndumba folk biology and general principles of ethnobotanical classification and nomenclature", American Anthropologist 88 (3):592-611.
- Henderson, J. and J.P. Harrington 1914
 "Ethnozoology of the Tewa Indians", Bureau of American Ethnology Bulletin N° 56, Washington, D.C.
- Hunn, E. 1975
 "Cognitive processes in folk ornithology...", Lang. Beh. Res. Lab. Working Paper N° 42, Univ. of Cal., Berkeley.
- 1976
 "Toward a perceptual model of folk biological classification", American Ethnologist 3:508-524.
- 1982
 "The utilitarian factor in folk biological classification", American Anthropologist 84 (4):830-847.
- Marchenay, Ph. 1986
A la Recherche des Variétés Locales de Plantes Cultivées, Conservatoire botanique de Porquerolles, 211 p.
- et B. Meilleur 1983
 "Anthropologie et biologie, le cas des cultivars locaux", Nouvelles Brèves, Fédération des Parcs Naturels de France, N° spécial, pp. 3-11.
- Martin, M. 1974
 "Essai d'ethnophytogéographie Khmère", JATBA 21 (7-8-9): 219-238.

- Mayr, E. 1963
Animal Species and Evolution, Cambridge, Harvard Univ. Press.
- Meilleur, B. 1985
 "Gens de montagne, plantes et saisons: Termignon en Vanoise",
Le Monde Alpin et Rhodanien 1:1-79.
- 1986
Alluetain Ethnoecology and Traditional Economy: the Procurement and Production of Plant Resources in the Northern French Alps, Ph.D. diss., University of Washington, Seattle, Wa.
- Needham, R. 1963
 "Introduction", in, Primitive Classification par E. Durkheim et M. Mauss, traduit par R. Needham, Chicago, Univ. of Chicago Press, pp. vii-xlvi.
- Ozenda, P. 1982
Les Végétaux dans la Biosphère, Paris, Doin.
- Pike, K.L. 1954
Language in Relation to a Unified Theory of the Structure of Human Behavior, Vol. 1, Summer Inst. of Linguistics, Glendale, Cal.
- Randall, R. 1977
Change and Variation in Samal Fishing..., Ph.D. diss., Univ. of Cal., Berkeley.
- Robbins, W. et al. 1916
 "Ethnobotany of the Tewa Indians", Bureau of American Ethnology Bulletin N° 55 (1-2), Washington, D.C.
- Seyfarth, R. et al. 1980
 "Monkey responses to three different alarm calls: evidence of predator classification and semantic communication",
Science 210:801-803.
- Steward, J. 1938
 "Basin-Plateau socio-political groups", Bureau of American Ethnology Bull. N°120, Washington, D.C.
- Steward, J. 1955
Theory of Culture Change, Urbana, Univ. of Illinois Press.
- Vayda, A. 1969
 "Introduction", in, Environment and Cultural Behavior, A. Vayda (ed.), Austin, Univ. of Texas Press, pp. xi-xvii.

RESUME

--

Une brève présentation de l'écologie culturelle, ou humaine, décrit l'intérêt de celle-ci (en tant que analyses "-étique" et relativiste) pour l'étude de l'ajustement humain à divers environnements naturels. De façon complémentaire, l'éthno-écologie s'attache à approfondir nos connaissances du rôle des capacités classificatoires humaines dans les processus adaptatifs. Elle prend la forme d'explications universalistes des phénomènes cognitifs "-émiques". La convergence de ces deux approches historiques différentes des relations homme/environnement doit se poursuivre.

L'auteur en montre la fécondité à partir de ses recherches sur le milieu montagnard de la Savoie.

SUMMARY

--

A brief presentation of cultural or human ecology describes this approach' interest, exemplified by relativist, "etic" analyses, for problems of human adjustment in diverse physical environments. In a complementary fashion, ethnoecology is concerned with deepening our understanding of the role of the human classificatory capacity in adaptive processes. This field is here exemplified by universalist explanations of "emic" cognitive phenomena. The converging preoccupation of these two approaches, historically very different, for questions of human/environment relations should be continued.

The author demonstrates the fecundity of the emerging field of ethnoecology using examples from his research in mountainous Savoie.